

Marie-Laure

Khalfi Yacine-Lyssia

Marie-Laure

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

L'enfer des cadres
Elisabeth
Larbi Ben M'hidi
Elodie
Marie Christine

Chapitre I

Je me suis souvent demandé pourquoi les hommes veulent toujours faire la guerre. Il suffit d'examiner les actualités journalières pour constater cette évidence, Je ne parle pas du passé avec les deux Guerres Mondiales les plus meurtrières que l'humanité ait connues, Je veux surtout parler du présent, J'ai toute une liste interminable de conflits, provoqués par la bêtise humaine : Guerres en Irak, en Tchétchénie, en Syrie, en Palestine, en Libye, en Afghanistan, en Ukraine et j'en passe, Quand je me lève le matin, j'aime observer le lever du soleil, magnifique par beau temps. Les rayons qui apparaissent progressivement et qui flamboient doucement au contact de l'azur et de l'air illuminé, m'émerveillent et me laissent admiratif. Ce spectacle de la nature me paraît un don ineffable et irremplaçable, Je sens et je devine au loin, notamment au printemps, la sève des plantes en train de monter à partir de leurs racines et les chants des oiseaux s'élever vers le ciel. Les fleurs s'épanouissent et toute une gamme de bruits et de sons sortent des tréfonds de la terre et donnent une harmonie particulière à tout cet ensemble réglé comme une horloge aux réserves inépuisables. Et en mon for intérieur, je ne cesse de me poser la question suivante : Pourquoi les gens et plus particulièrement les dirigeants de tous les pays de la planète, au lieu de faire la guerre et de faire preuve d'un bellicisme outrageant, ne prennent pas la peine de se réveiller tôt le matin et de regarder les yeux ouverts et le cœur emplis de sollicitude envers le créateur de tant de beauté. D'apprécier à sa juste valeur, la paix et la sérénité se dégageant de tant de force tranquille, et apaisante, Je suis sûr qu'à ce contact loin d'être superficiel, ils verront la vie d'une autre manière. S'ils veulent vraiment mieux réfléchir, ils constateront que

ces visions sont irremplaçables, Et qu'au lieu de passer leur temps à créer des prétextes pour s'entre-tuer, ils feraient mieux de contempler le ciel, les étoiles, la mer, la terre et la limpidité de l'atmosphère, quand le soleil apparaît à l'horizon. Il n'y a rien de comparable. Dans des cas pareils, on ne demande qu'à s'étendre sur l'herbe, rester au bord d'une plage pour entendre le bruit des vagues ou monter au sommet d'une montagne afin d'avoir des vues splendides sur les plaines qui se déroulent à nos pieds. On voudrait aussi s'asseoir parmi les fleurs printanières, dans une verte prairie, sous un arbre aux feuillages épais, pour lire et mieux savourer le contenu d'un roman à l'intrigue fascinante. N'est-ce pas que cette évasion de l'esprit vers des mondes imaginés suscitant l'émotion à chaque page, et nous transportant vers des rêves vécus comme une réalité moins routinière et moins morose, nous anime de sentiments d'espoir et de détente profonde ? N'est-ce pas que lire est un moyen d'entrer dans un autre monde que le sien ? Il en découle parfois des souvenirs bien ancrés dans notre mémoire remise en éveil. À part ces réflexions philosophiques et un peu romantiques, il existe parfois des situations exceptionnelles avec un côté inconnu qui suscite la curiosité et l'intérêt, comme ceux soulevés par la lecture d'un ouvrage à multiples rebondissements.

Mais certaines vocations démarrent très tôt. La mienne, c'est-à-dire de rêver tout en faisant des études, m'a été inculquée, dans ma prime jeunesse, aussi bien par mon tempérament, que par mon milieu familial et scolaire. Je n'avais pas beaucoup fréquenté la rue, à part quelques amis et camarades de classe. On peut dire que mon caractère timide et ma propension à m'isoler n'est pas du tout un rejet de la société des hommes. Bien au contraire, cette envie de toujours rester à l'écart traduit tout simplement mon désir de me plonger dans mes pensées sans trop être perturbé par l'environnement. Dès l'âge de sept ans, ce fut une caractéristique permanente de mes attitudes vis-à-vis de moi-même et vis-à-vis d'autrui.

À l'époque, c'était surtout pour moi une façon de montrer à mes parents et à mes grands-parents ma stabilité personnelle, une

volonté de perpétuer notre réputation d'êtres paisibles et sans histoire. Cela ne veut pas dire que nous étions insensibles à ce qui se passait autour de nous. Surtout depuis le 1er novembre 1954 et le début de la guerre en Algérie. Je voyais bien que mes parents étaient profondément empreints de « nationalisme ». Sans être anti-français, puisqu'ils s'étaient nourris de culture française, ils visaient à se débarrasser du statut d'indigènes qui collait à la peau de la majorité des Algériens. En ce qui me concerne, dès mon jeune âge, mon comportement conforme à la devise « Liberté, égalité, fraternité » était aussi peut-être le reflet inconscient de l'amour que je portais à mon père et à mon grand-père, dont je cherchais à susciter la fierté, en me montrant digne de leur affection et de leur sollicitude à mon égard. J'étais toujours déterminé et passionné à l'idée de leur plaire dans toutes les situations qui se présentaient à moi. Notamment, mon grand-père qui m'a transmis l'amour du terroir et de nos racines. Notre histoire familiale a suscité une conscience aiguë de nos devoirs vis-à-vis de notre entourage immédiat, et une certaine capacité à encaisser les coups également. Et aujourd'hui, je me rappelle encore de toutes ces relations intenses que j'entretenais avec le milieu rural et la terre. Il y a une dimension presque magnétique de cet attachement, comme si ce qui émane de l'endroit où j'ai passé mon enfance et mon adolescence, de son sol, de sa faune, de sa flore, résonnait en moi, comme les cordes pincées d'une guitare.

Sans compter la dimension psychologique des choses, des individus et de la société archaïque et multiraciale où nous vivions, il ne faut pas perdre de vue la nécessité d'enrober toutes nos démarches, d'un halo permanent de clarté, de sincérité et de franchise. Oublier aussi les cancans divulgués par certains frustrés et les éventuels problèmes d'affects ou d'ego qui faussent nos jugements, qu'ils soient de valeur ou de réalité.

Dans les familles algériennes de cette époque où avait commencé la guerre d'indépendance, il existe indéniablement un mouvement de modernisme et « d'eupéanisme » bien marqué. Bien

que réputées être conservatrices, l'aspect progressiste de ces familles, semble être acquis, au fur et à mesure que le temps ramenait de nouveaux progrès technologiques et nouvelles découvertes scientifiques. L'apport du train, de l'électricité des véhicules à moteur, de l'avion et tant d'autres objets utiles, révolutionnait le quotidien des populations, aussi bien autochtones qu'européenne, Sans dévoiler tous les détails de ces moments-là, j'avoue avoir eu des « passes d'armes homériques » avec mes parents. Mais ces derniers tout en admettant l'existence d'un milieu patriarcal bien ancré depuis la nuit des temps, difficile à écarter du premier coup, reconnaissaient au fond d'eux-mêmes, a posteriori, que j'avais bien fait de défendre des positions que je jugeais justifiées et solides, à savoir l'avènement inéluctable d'un monde nouveau, un peu différent du leur. Aujourd'hui encore, je me remémore les discours enflammés que je leur tenais, sur l'écart bien visible entre le passé et le présent. Et heureusement, la configuration purement familiale de nos échanges, demeurait toujours dans les limites acceptables d'une démonstration verbale riche en couleurs, sans dépasser les normes en vigueur : Nous pouvions nous parler franchement, sans détours et échanger facilement sur les différentes solutions et les sujets qui nécessitent une forme de dialogues pleins d'enseignements, pour eux et pour moi. Et aussi, je n'ai jamais oublié les belles sensations de l'enfance éprouvées, quand je vivais dans la ville d'Aïn-Beïda, la ville de mes parents. Et ma ville aussi. Elle est distante d'une centaine de kilomètres de Constantine, l'antique Cirta.

Pour en revenir sur le sujet, mon grand-père maternel y possède une petite ferme entourée d'une prairie de dimensions appréciables, à 8 km environ de l'agglomération, sur la route de Khenchela. C'est une notabilité dans la région. Dès son jeune âge, en évitant tout gaspillage, il était parvenu à étendre ses activités et à se constituer un petit capital. Son amour du travail bien fait lui avait permis d'acheter cette propriété, où il aimait s'occuper d'agriculture, puis de se construire une maison assez confortable à Aïn-Beïda même. Il faut dire qu'il était assez instruit, et même très bien instruit pour l'époque : Il

possédait, fait rare de son temps, le Certificat d'Études Primaires (CEP) et exerçait les fonctions de Clerc chez un notaire français de la ville. Ce qui lui avait permis d'être connu. Compte tenu de son éducation, des bonnes bases qu'il possédait en matière de droit pratique et théorique, et de sa belle écriture bien déliée, beaucoup de gens aimaient avoir recours à ses services. Chemin faisant, il s'était constitué une clientèle fidèle lorsqu'il s'agit de rédiger des actes notariés de vente, d'achat ou de location d'immeubles entre tiers. De plus, il ne négligeait pas ses devoirs religieux. Il fréquentait régulièrement la Grande Mosquée de la Cité. Homme jouissant d'une haute considération et très pieux, avec des coutumes héritées des générations passées, il avait aussi bien l'âme d'un citadin cultivé que celle d'un paysan qui manifeste constamment son attachement à la terre. Bref, il se plaisait à faire la « navette » entre sa maison en ville et sa ferme à la campagne. Cette maison où j'ai été élevé constitue pour moi tout un univers. Rien ne saurait être plus attachante que l'habitation de l'enfance. Elle se trouve dans un quartier périphérique, au seuil immédiat de la zone rurale. C'est une construction en pierres taillées, composée de plusieurs chambres, d'une vaste cour avec un puits, couverte d'un toit en tuiles rouges. Son décor plaisant, dominé par une rangée d'arbres fruitiers bien alignés au milieu d'un jardin arrosé d'eau pure tirée du puits, suscite l'émotion de tout être attaché à la nature et à une saine vie familiale... Lorsque dans le passé, au cours de ma jeunesse, je descendais régulièrement à la ferme en partant de notre demeure, au loin, je voyais avec plaisir se profiler la haute chaîne des Aurès qui éveillaient en moi des vifs souvenirs. Cette montagne n'a-elle pas été le cœur de la rébellion du 1er novembre 1954 ? Dès qu'on la voit de loin, on se remémore les innombrables épopées qui parsèment son histoire, avec les nombreuses tribus de la contrée. Ses habitants se caractérisent par un sens inné de l'indépendance peu commun, l'esprit rebelle et la fierté proverbiale des populations berbères. Leurs légendes connues ou ignorées forment une trame dans ces endroits si vastes où la douceur se mêle à l'âpreté du paysage, où le voyageur égaré trouvera toujours quelqu'un pour lui montrer le chemin, parmi les aspérités d'un relief presque sauvage. À l'intérieur

des Aurès et du haut du sommet du Mont Chélia, dominant la vallée environnante, les révélations des lieux les plus inattendues et les plus contrastées ne sont pas une monnaie rare. Et leurs panoramas paraissant au premier abord, arides, sont en réalité d'une grande beauté lorsqu'on y pénètre plus profondément. C'est en même temps les forêts touffues du versant nord et les ravins dénudés et remplis d'oasis du versant sud, dans le creux des vallées encaissées les unes par rapport aux autres, aux portes du Sahara. D'Arris jusqu'au balcon de Rhouffi, de Aïn-Touta jusqu'aux gorges d'El-Kantara, les vues sont saisissantes. Lorsqu'on parcourt cette contrée avec ses sites splendides on ne peut s'empêcher de pénétrer dans l'histoire ancienne des Berbères. Et d'évoquer toutes les générations qui se sont succédé dans ce périmètre. On baigne tout entier dans les coutumes ancestrales dont les signes essentiels sont toujours visibles pour l'observateur averti. L'influence du passé et des ancêtres est là en permanence, à portée de la main. Aussi inébranlables que les sommets fascinants de l'Aurès lui-même qui émergent à l'horizon. De 1956 à 1960 (en pleine période de la guerre de libération) quand j'étais élève au Cours Complémentaire d'Aïn-Beïda, je courrais souvent au douar, le plus souvent à bicyclette, où je passais mon temps, soit pendant les labou-rages d'automne, soit lorsque débutent les moissons de l'été, à me familiariser avec le secteur agricole. J'aimais assister aux préparatifs des semailles ou des fauches, au moment de leur lancement. On graissait les charrues et les chariots, on révisait les tracteurs et les autres machines nécessaires au bon fonctionnement de l'exploitation. Le tout dans une ambiance colorée. Chacun aidait les autres de bon cœur, que ce soit dans la chaleur de l'été ou le froid glacial de l'hiver. Des fois, je montais sur mon cheval préféré (un pur-sang arabe de couleur alezan) et je me lançais à corps perdu, dans une grande chevauchée fantastique à travers monts et vallées, en évitant toutefois d'attirer trop l'attention des soldats français en patrouille dans leurs camions GMC et leurs half-tracks. Je sentais alors le vent venir à moi à une grande vitesse, ce qui me procurait une sensation de joie intense. Aucune barrière visible ne m'empêchait de donner libre cours aux vertiges dus au galop à bride abattue de ma monture.

À la campagne, je me trouvais comme un poisson dans l'eau, investi de mes fonctions originelles. En somme, l'espace non bouché par les constructions urbaines trop denses me donnait la douce impression d'une liberté totale et intense. Le travail des champs ne m'est pas étranger. La petite métairie (relativement) est située sur un terrain plat, portant quelques collines, au sein d'une vaste plaine enserrée de part et d'autre par les Lacs salins, dominée par le djebel Sidi Ghriss, le djebel Tarf et le djebel Amama. L'ensemble est rattaché aux monts des Aurès-Nemenchas, de Boutekhma et du Taffrent, le tout compris dans un ensemble de reliefs unis dans leur variété, s'alternant de Constantine jusqu'à Batna, Biskra et Khenchela, en un vaste arc de cercle « triangulaire ». Le soir tombant, on aperçoit, lorsqu'on tourne les yeux vers le nord-ouest, les lumières scintillantes dans le lointain, et multiples de la petite ville de Oum-El-Bouaghi (ex-Canrobert).

Le paysage s'étend à perte de vue jusqu'aux hauteurs forestières de la chaîne montagneuse. Son emplacement dans une zone céréalière, bien que soumise à un climat rude (il neige souvent en hiver) et des saisons sèches en été, donne un bon rendement à l'hectare, quand il y a une bonne pluviométrie. Les rares sources et les puits creusés par les habitants permettent d'avoir suffisamment d'eau, surtout pour le bétail composé essentiellement d'ovins et de bovins, et de quelques élevages de chevaux barbes. Après le passage des engins motorisés et des moissonneuses-batteuses que j'avais commencé à savoir conduire, les saisons favorables promettent des récoltes consistantes de blé et d'orge. Malgré mon jeune âge, j'ai appris à y participer, maniant avec une certaine adresse tout ce qui est outil agricole. Je réglais et dirigeais sans complexe ma vie scolaire dans un univers champêtre chaque fois que j'avais des moments libres. Entre la ville et la campagne, la maison et le collège, mes loisirs n'étaient pas sans intérêt. Je me sentais comme dans un grand parc rempli de choses qui éveillaient ma curiosité enfantine. J'adorais les grands espaces où la liberté de mouvement est enivrante et sans entrave.

À travers eux, je donnais libre cours à l'ardeur de ma jeunesse et à mes passions nouvelles. La vie me paraissait être un bijou où

mon imagination recréait tout un univers plein de visions limpides. Surtout les soirs de printemps où les parfums des fleurs écloses envahissent les terres environnantes. Tout autour, dans une ambiance électrifiée par la guerre, nous trouvions pourtant le moyen d'étudier, de retourner la terre et d'oublier les malheurs qui s'abattaient sur la région. La nuit, quand je la passais au douar, je contemplais des convois entiers de jeunes recrues de l'ALN¹, transiter par les différentes fermes de la région et se diriger vers la Tunisie, dans l'espoir de franchir la frontière non encore barrée par la future « ligne Morice¹² » électrifiée. Leur but était d'aller là-bas pour s'entraîner ou ramener des armes en Algérie. Beaucoup n'atteindront pas leur destination. Chaque jour, ils savaient que la mort pouvait les surprendre à n'importe quel endroit. L'armée française était au courant, grâce au quadrillage qu'elle avait mis en place. Des postes d'observations dotés de puissants projecteurs et des places fortes entourées de fils barbelés surveillaient un « ennemi » présent partout et nulle part. Une grande concentration de troupes se voyait sur tout le territoire. Dans ses tentatives de leur barrer la route et de « pacifier » la zone, elle se livrait à des ratissages répétés, avec l'aide d'avions piper club², pour localiser les bandes « rebelles » très fluides et en continuels mouvements pendant la nuit, où l'obscurité favorisait leurs déplacements. Entre temps, trois adolescents Français d'Aïn-Beïda, en promenade à vélo, avaient disparu. Ils avaient été assassinés par un berger. On attribua bien sûr le crime aux « fellaghas », Ces trois garçons : (Jean-Paul Morio, Jean Romain Almeras et Gilbert Bousquet) n'avaient pas donné signe de vie pendant plusieurs jours. Lorsqu'ils furent découverts morts et enterrés au fond d'un puits, ce fut le branle-bas de combat. Les Européens et la presse locale criaient sans cesse : « Ce sont les fellaghas, les terroristes qui les ont tués... Il n'y a qu'eux pour faire des choses pareilles. Ce sont leurs méthodes barbares. Il faut mater ces brigands et les mettre sur le droit chemin... ». Alors que les accusés, assimilés à des bandits, n'avaient rien à y avoir. Les

1. ALN : Armée de libération nationale.

2. Avions piper club : Avions de reconnaissance de l'armée française.

commissaires politiques de l'OPAFLN¹, informés de cette affaire, avaient même ameuté tous les douars environnants pour découvrir le véritable coupable. Et promis de le punir eux-mêmes.

Ce furent en fin de compte des éléments du 16^{ième} Régiment de Dragons postés dans la ville, et qui, grâce au flair d'un chien de chasse, levèrent le voile en parvenant jusqu'au puits en question. Le berger fut arrêté et exécuté. Tout cela avait fait monter la tension de plusieurs crans. Il plongea les mechtas dans la peur et la désolation. Une répression très dure de la part des Européens civils armés (qu'on appellera les Unités Territoriales), s'enclencha. Tout le carré du secteur, où eurent lieu les faits relatés se mit à trembler. Comment pouvait-on réagir ? Au moindre geste, on risquait d'être tué, abattu sans sommation. Ce ne furent que représailles répétées et punitions collectives qui firent beaucoup souffrir les paysans des environs, déjà très pauvres et meurtris. Une grande partie par la suite, sera acheminée par les Français dans les centres de regroupement de Oued Nini, entre Aïn-Beïda et Khenchela, sous l'égide de la SAS². Cette opération avait pour vocation de les isoler et de les empêcher de ravitailler les katibas de l'ALN. Les Européens s'adonnèrent à des dépassements successifs, dans le but de décourager toute forme de révolte. Et dire que pour la plupart, ils étaient nés sur cette même terre d'Algérie et auraient dû être nos frères. Il n'y avait pas parmi eux que de riches colons. Un grand nombre, dans les villes, étaient des fonctionnaires modestes, des enseignants, des journalistes, des postiers, des techniciens, des ingénieurs doués d'un grand savoir et d'une intelligence avérée. Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, étaient Professeurs au Cours Complémentaire. Ils respiraient le même air que nous et regardaient le même ciel. Pratiquement, ils possédaient les mêmes racines. Nous les côtoyons chaque jour. Et bien avant la guerre, à l'école primaire, j'avais eu quelques camarades français avec lesquels je m'entendais

1. OPAFLN : Organisation politico-administrative du FLN.

2. SAS : Service administratif spécial ; Habituellement dirigé par un capitaine de l'armée française, au calot rouge ou bleu.